

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE
CHANGEMENT D'ADRESSE
DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE
DE L'ANCIENNE ADRESSE.

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC

SAMEDI 19 MAI 1900

Chez les
Travailleurs
Intellectuels

Pages choisies :

La délicieuse poésie qu'on va lire est l'œuvre d'un typographe, M. Hippolyte Matabon, de Marseille.

Je ne sais si M. Matabon a typographiquement composé de beaux vers, mais, entre ses heures de travail techniques, il en a écrit de forts jolis, qu'il a réunis en volume sous ce titre bien trouvé : *Après la journée.*

La pièce qui suit est ce qu'on pourrait appeler un tableau de genre. C'est la peinture, bien naturelle, d'une scène de la vie domestique.

Les Lunettes de ma Grand'Mère

J'entends encor la voix si chère,
Je vois le sourire indulgent
De ma bonne vieille grand'mère,
Avec ses lunettes d'argent.

Plus d'une fois, l'oreille pleine
Des récits qu'elle me contait,
Je lui tins l'écheveau de laine
Pour mes bas qu'elle tricotait.

A me parer, l'heure venue,
Elle prenait un soin jaloux ;
Le soir, ma prière ingénue,
Je la disais sur ses genoux.

Un mot câlin, une caresse,
Et d'elle, j'obtenais tout...mais
Ses bécicles ! défense expresse
Pour moi de les toucher jamais.

Aussi, tambours, cerceaux, trompettes...
Que de jouets j'aurais donnés,
Pour sentir ces belles lunettes
A califourchon sur mon nez !

Un jour, les voilà par mégarde,
Sur son Evangile à fermer.
Grand'mère dort...Je me hasarde...
Je les tiens...Enfin, je vais voir !

En toute hâte je les glisse
Dans les boucles de mes cheveux ;
Singeant grand'mère avec malice,
J'écarquille mes petits yeux.

Quand, par malheur, l'ample monture,
Sur mon nez s'équilibrant mal,
Dégringole...et de l'enclasseur
Sans se briser sort le cristal.

Dans l'étui—quel trait de lumière !—
Je la replace promptement,
Du coin de l'œil guettant grand'mère,
Qui se réveillait doucement.

J'alignais, plein d'inquiétude,
Mes soldats de plomb, sans les voir !...
Elle allait, comme d'habitude,
Faire sa lecture du soir.

Le livre est dans ses mains distraites
Et pendant qu'elle remettait,
Sans penser à mal, ses lunettes,
Comme mon petit cœur battait !

—Mais qu'ai-je donc ?" dit-elle, émue
En passant la main sur son front :
"Quel nuage obscurcit ma vue ?
"Mes yeux, mes pauvres yeux s'en vont !"

Et, rapprochant, toute tremblante,
Les feuillets, si souvent relus,
De la lumière vacillante !
"Bonté du ciel ! je n'y vois plus !... "

Je me glisse alors sous la table ;
Je prends les verres tombés là,
Et, cachant ma mine coupable :
"Bonne maman ! tiens, les voilà !

— Ah ! c'est toi !..." Sa voix altérée
Se tut. Après de longs efforts,
Grand'mère, à peine rassurée,
Replaça les verres... Alors,

Ses lèvres restèrent muettes ;
Mais son front était radieux !
Car, en retrouvant ses lunettes,
Elle avait retrouvé ses yeux...

Pour moi la peine fut sévère ;
En me couchant, quel désespoir !
Pour la première fois, grand'mère
Me dit : " Point de baiser ce soir !... "

—(0:0:0)—

Miettes d'Histoire :

Encres, papiers et parchemins.

Dans un rapport présenté, en 1873, par M. Balard, à la Société d'Encouragement, de Paris, on lit :

" L'encre à la noix de galle et au sulfate de fer, dont on se sert habituellement aujourd'hui, s'est introduite dans l'usage ordinaire à une époque qui n'est pas encore bien déterminée. Les auteurs qui se sont occupés de ce sujet ne font remonter son emploi qu'au XII^e siècle, mais l'examen d'un manuscrit provenant de l'abbaye de Cluny, datée de l'an 910 environ, et qui est écrit avec cette encre, montre qu'elle était employée par les copistes. Les anciens n'en faisaient pas usage, quoiqu'ils connussent bien la propriété des deux corps dont elle est formée de produire un composé noir, et le vitriol vert désigné par eux sous le nom d'*atramentum sutoris* servait, comme aujourd'hui, aux cordonniers pour colorer en noir le cuir tanné. "

Si les anciens connaissaient les propriétés du sulfate de fer et de la noix de galle, cette dernière étant un produit de l'Asie-Mineure, pour quelle raison ne s'en seraient-ils pas servi pour faire de l'encre ? Et quels seraient alors les ingrédients de cette composition que Plin^e appelle *atramentum librarium* ?

M. Balard n'élucide pas ce point.

Dans son ouvrage intitulé : *The Invention of Printing*, et publié à New York, chez Hart & Co, en 1876, M. T. L. De Vinne nous fournit les renseignements suivants :

" Si l'imprimerie, à son début, n'eut pas trouvé une encre propre à l'impression, elle se fût heurtée contre un obstacle insurmontable. L'imprimeur,

qui se sert journellement de l'encre typographique, s'imagine sans doute que ce mélange, composé de matières si connues—le noir de fumée et l'huile—est venu tout naturellement à l'idée des inventeurs de l'imprimerie. Il n'en est rien : l'encre d'imprimerie, toute simple qu'elle est, doit être mise au nombre des inventions qui ne sont arrivées que tardivement, à la suite de longues recherches. Appliqué d'abord à la peinture, le mélange de l'huile et des couleurs y a produit toute une révolution.

" Cette découverte, attribuée par quelques auteurs à des peintres italiens inconnus du XVI^e siècle, et, par d'autres, à Hubert Van Eyck, au commencement du XV^e siècle environ, précéda immédiatement l'invention des caractères typographiques. Les anciens imprimeurs, ne pouvant pas se servir de l'encre à écrire des copistes, ne réussirent qu'en mêlant leur noir avec de l'huile. Après quatre siècles d'expérience, après l'essai infructueux d'une foule d'autres ingrédients, on peut affirmer que la découverte de la typographie eût été sans résultat si l'encre à base d'huile n'eût pas été trouvée d'abord. Et voilà comment le succès d'une des plus grandes conceptions de l'esprit humain a tenu à un détail en apparence insignifiant.

" La typographie ne pouvait non plus être utilisée sans le papier, composition propre à l'imprimerie, la seule qui réunit la consistance, la solidité et la durée et le bon marché. Le papier était connu deux siècles auparavant, mais ce n'est qu'au commencement du XV^e siècle que l'on en produisit de qualité convenable et en quantité suffisante.

" Le papyrus, sur lequel écrivaient les Romains, n'aurait pu servir à l'impression. Il était si cassant qu'il ne pouvait être ni plié, ni cousu, n'étant pas plus maniable que le parchemin. Il ne se maintenait qu'après avoir été fixé avec soin autour d'un rouleau de bois. Les scribes romains et les copistes du Moyen-Age préféraient le vélin, et les enlumineurs de manuscrits lui donnèrent aussi la préférence après l'invention de l'imprimerie. Mais le vélin ne fut jamais en faveur dans la typographie, si ce n'est pour le tirage d'exemplaires exceptionnels. Imprimé à sec, il est dur et émousse les caractères, il est gras et refuse l'encre; mouillé, il est mou, recroquevillé, ingouvernable. Les anciens livres sur vélin sont moins nettement tirés que ceux sur papier. Mais ces défauts ne sont rien en comparaison des prix, beaucoup trop élevés pour des livres. Quand on considère que les peaux de plus de 300 moutons étaient employées pour l'impression d'un exemplaire de la Bible, on comprend que la typographie n'eût pas été pratique, industrie-

ellement parlant, avec le vélin. D'ailleurs, il n'y aurait plus eu assez de moutons, à la fin du XV^e siècle, pour fournir pendant une seule semaine aux besoins des presses existantes alors. "

Ces détails nous aident à apprécier la valeur, même au point de vue matériel, de certains incunables. Quand un bibliophile comme M. Ellsworth, de Chicago, donne \$15,000 pour un volume, on lui fait payer probablement quelque chose pour les moutons du XV^e siècle.

Les billets d'Ozanam.

Pendant que Frédéric Ozanam suivait les cours à la Sorbonne et au Collège de France, il avait pris l'habitude de signaler discrètement aux professeurs officiels les erreurs historiques ou doctrinales qui tombaient de leurs chaires. Lacordaire raconte l'incident suivant :

" Appréciateur du mérite, même chez des ennemis, Ozanam écoutait tout ensemble avec plaisir et avec réserve. Ses notes prises, il rentrait chez lui, recherchait les faits à leur source, les rectifiait; puis, seul le plus souvent, quelquefois avec des amis, même avec des jeunes gens inconnus, dont il sollicitait la signature, il adressait au professeur une lettre grave et raisonnée, où il l'avertissait de ses torts et le conjurait avec un accent de sainte naïveté de réparer le dommage qu'il avait fait à des intelligences auxquelles il devait la lumière. M. Jouffroy reçut un jour une de ces lettres, signée : *Ozanam, étudiant*. Il avait connu dans son enfance le souffle de Dieu, et, même avant de mourir, il en eut des retours qui ont honoré sa mémoire. La lettre d'Ozanam le toucha. Il y était dit que bien des jeunes gens qui assistaient à son cours étaient chrétiens, et qu'ils souffraient douloureusement de voir un homme comme lui, éloquent et généreux, se permettre contre leur foi des attaques auxquelles ils ne pouvaient pas répondre, puisque le respect de l'ordre et de sa personne leur commandait un silence absolu. M. Jouffroy, dans la leçon qui suivit, donna connaissance à son auditoire des observations qu'il avait reçues, loua l'auteur de la convenance et du savoir dont il avait fait preuve, puis, avec une droiture qui mérite d'être rappelée, il désavoua ce qu'il avait dit au préjudice de la vérité. "

Q. Quel est le compromis que Napoléon I^{er} avait proposé à Pie VII pour retenir une partie des États Pontificaux ? — R. Par décret du 10 mars 1814, Napoléon avait ordonné de rendre au Pape le département de Rome et celui de Trasimène, à condition que Sa Sainteté abandonnerait par un acte de cession, les autres par-

ties du territoire ecclésiastique. Pie VII n'a rien voulu signer.

Q. Quels ont été les meilleurs hellénistes français pendant la première moitié du XIXe siècle ? — R. On compte parmi les forts Boissonnade, Thurot, Paul-Louis Courier et Ambroise-Firmin Didot.

Q. Est-ce au comte de Lasteyrie ou à Godefroi Engelmann qu'il faut attribuer l'introduction de la lithographie en France ? — R. Dès 1812, le comte de Lasteyrie était allé étudier l'art lithographique à Munich. En 1814, il y fit un second voyage, y acquit un matériel et y engagea des ouvriers ; mais la double invasion que la France eut à subir en 1814 et 1815 empêcha ces ouvriers de se rendre à Paris. Au mois de juin 1814, Engelmann avait aussi fait le voyage de Munich pour étudier la lithographie à son berceau, et sous les maîtres qui en avaient le secret. Grâce aux notions préliminaires qu'il avait acquises avant de partir, il put, en quelques semaines, se mettre au fait du nouveau procédé graphique inventé par Senefelder. Au mois d'octobre 1815 il ouvrit un atelier à Mulhouse, sa ville natale, puis un autre atelier à Paris, en juin 1816. Le 3 août de la même année, il présentait à l'Académie des Beaux-Arts des épreuves lithographiques de dessins au crayon des peintres Regnault, Carle Vernet et Girodet. Le dépôt de ces lithographies est enregistré dans le numéro du *Journal de la Librairie* du 7 septembre 1816 et il est le premier de ce genre. Ce n'est que le 18 janvier 1817 que fut enregistré le dépôt des premiers spécimens lithographiques du comte de Lasteyrie.

Ces dates précises, officielles établissent d'une manière incontestable la priorité d'Engelmann.

Bibliographie :

L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE PAR LE PRÊTRE, par le R. P. J.-M. Lambert, missionnaire apostolique. Prix : 2 fr., chez Poussielgue, à Paris.

Cet ouvrage, spécialement dédié aux ecclésiastiques qui s'occupent d'éducation, est précédé d'une lettre approbative du R. P. Regnault, président de l'*Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne*.

Voici les quatre principales divisions du volume :

- 1.—Grandeur et importance de l'éducation de la jeunesse par le prêtre.
- 2.—Les devoirs du prêtre éducateur.
- 3.—Les vertus du prêtre éducateur. Caractères de son autorité.
- 4.—Les épreuves et les gloires du prêtre éducateur.

Les sujets ainsi offerts aux méditations sacerdotales sont tous empruntés à l'Écriture Sainte, de sorte que ce livre constitue ce qu'on pourrait appeler un *Traité divin* sur l'éducation.

J. F. D.

DOCTRINE ATROCE ET GAUCHERIE

A la récente réunion de la *Primrose League*, à Londres, lord Salisbury a prononcé un discours dont les dépêches nous ont transmis le résumé.

Le noble lord paraît avoir énoncé une doctrine atroce, et mis, en même temps, les pieds dans les plats avec une gaucherie incroyable.

Voici la doctrine atroce.

Parlant de la guerre en Afrique, il aurait dit, en substance :

“ Sous la brillante direction de Lord Roberts, 200,000 hommes — l'armée la plus considérable que l'Angleterre ait jamais envoyée aussi loin par-delà les mers — sont maintenant à réduire sous la domination de la Reine ces territoires qui n'auraient jamais dû être abandonnés, et à rendre à l'Afrique du sud la seule chance de se développer dans la paix et la tranquillité. ”

C'est là le langage d'un véritable inconscient.

On dirait vraiment que Dieu veut perdre l'Angleterre, puisqu'il semble enlever la raison à ceux qui la gouvernent. *Dementat prius !*

Lorsque l'Éternel voulut châtier Pharaon, roi d'Égypte, il *endurcit son cœur*, dit la Sainte Écriture.

Chamberlain et Salisbury sont frappés du mal qui perdit Pharaon.

Le chef du cabinet anglais proclame la doctrine atroce que les nations ne sont pas liées par leurs engagements les plus solennels.

L'Angleterre, par plusieurs traités, a reconnu formellement l'indépendance des républiques sud-africaines.

Aujourd'hui, lord Salisbury propose froidement de leur enlever cette indépendance.

C'est un véritable crime contre le droit des gens.

C'est, de plus, un aveuglement fatal.

A part les chefs jingoïstes, tout le monde, on peut le dire, voit clairement que ce que lord Salisbury veut faire serait la vraie ruine de l'Afrique australe.

Si l'indépendance politique des républiques est détruite, il faudra, pendant des années et des années, que l'Angleterre y maintienne une forte armée d'occupation, pour garantir, non pas la paix — il n'y aurait pas de paix — mais une tranquillité relative.

Et dans toute l'Afrique australe, l'élément hollandais, plus nombreux que l'élément anglais, prendrait en aversion le régime anglais. La division entre les deux races serait plus profonde que jamais. La haine y règnerait en permanence, à l'état chronique ; et cette partie de l'Afrique, au lieu de “ se développer dans la paix et la tranquillité ”, végéterait misérablement dans la discorde et le trouble, en attendant la rupture d'avec l'Angleterre ou la guerre civile, peut-être.

Beaucoup d'Anglais comprennent cette vérité ; mais les masses, avec le chef du cabinet, sont aveuglées par la passion et l'orgueil et entraînent l'Angleterre vers sa ruine.

Voici maintenant la gaucherie que lord Salisbury a commise dans son discours devant la *Primrose League*.

Parlant du *Home Rule* pour l'Ir-

lande, il a blâmé Gladstone d'avoir tenté de l'établir et a prédit que cette question, résolument écartée une fois, ne reviendra plus jamais devant le pays. Jusque-là, ça pouvait passer. Mais le noble lord est allé bien plus loin :

“ En dehors de toute influence provenant des luttes politiques antérieures, a-t-il dit, je suis convaincu qu'il n'y a aucun espoir que la majorité, en Angleterre, consente jamais à accorder à l'Irlande une virtuelle indépendance. Nous avons appris quelque chose dans la guerre sud-africaine. Nous avons appris comment un gouvernement déloyal, malgré des avertissements réitérés, pouvait accumuler des armements contre le plus puissant combattant et s'assurer ainsi un avantage terrible. Nous sommes mieux instruits, aujourd'hui, que nous l'étions il y a dix ans, sur les risques qu'il y aurait à courir si nous donnions à un gouvernement déloyal en Irlande le pouvoir d'accumuler des forces contre le gouvernement anglais. ”

N'est-ce pas que c'est un langage charmant à tenir au moment où les soldats irlandais se font tuer en Afrique pour le compte de ce même gouvernement anglais !

N'est-ce pas que c'est un acte d'habileté consommée que de jeter ainsi l'insulte à l'Irlande le lendemain de la visite de la Reine en ce pays, visite entreprise précisément dans un but de conciliation !

Aussi certains journaux anglais, qui ne songent pas à faire un crime à lord Salisbury de sa foi punique à l'égard des républiques sud-africaines, ni de son coupable et orgueilleux aveuglement, lui font-ils d'amers reproches pour avoir tenu ces propos d'étourdi. Tant il est vrai que, dans le monde politique, une bêtise se pardonne bien moins facilement qu'un crime !

Le *Daily Chronicle* dit :

“ Pour une raison inconnue, lord Salisbury ouvre rarement la bouche pour parler en public, sans dire des paroles qui manquent absolument de tact. Il a accentué son talent particulier à parler mal à propos par son rapprochement entre le Transvaal et les Nationalistes irlandais. Il dit que la Grande Bretagne avait appris quelque chose par suite de la guerre en Afrique, mais il y a une chose que les ministres ne semblent pas comprendre, c'est la nécessité d'exercer un peu de jugement. ”

Le *Dail Mail* dit :

“ Par son discours, le premier ministre montre qu'il ne reconnaît pas la nouvelle situation qui a été créée et qu'il ne se rend pas compte de l'importance de profiter du rapprochement opéré par l'héroïsme des soldats irlandais et l'habile initiative de la Reine. En parlant comme il l'a fait, lord Salisbury n'a pas été l'interprète du sentiment anglais, car d'un bout à l'autre du pays les Anglais sont remplis d'admiration et de gratitude à l'égard de leurs cousins de l'Irlande. ”

Le *Dail Express* tient un langage analogue et dit que lord Salisbury a rarement commis une plus grave faute de tactique.

La vérité, c'est que lord Salisbury a eu le tort d'être franc.

La sympathie que les tories anglais prétendent éprouver pour les Irlandais est de la pure hypocrisie.

Dans le moment, ils ont besoin de l'Irlande, voilà tout ; et ils sont furieux contre lord Salisbury d'avoir compromis l'entente anglo-irlandaise qui est tout à l'avantage de l'Angleterre.

Grâce à quelques bonnes paroles, les

Irlandais se battent pour faire prévaloir la politique impérialiste. N'est-ce pas une véritable folie que de remplacer les paroles aimables par des insultes ? Voilà ce que l'on dit à lord Salisbury, en Angleterre.

Au point de vue machiavélique, les journaux anglais ont raison.

Mais, après tout, ne vaut-il pas mieux que les Irlandais connaissent la véritable pensée du gouvernement anglais ?

Ne vaut-il pas mieux qu'ils sachent que les récentes démonstrations d'amitié à leur égard qui se sont produites en Angleterre étaient inspirées par l'intérêt ?

L'ARGUMENT

DU TU QUOQUE

Il n'y a rien de plus amusant que la polémique qui se poursuit ordinairement entre les journaux de parti.

Les *bleus* reprochent-ils aux *rouges* tels et tels actes qu'ils jugent ou prétendent répréhensibles, aussitôt les *rouges* de répondre : Quand vous étiez au pouvoir vous en faisiez autant.

Lorsque les *bleus* seront au pouvoir et que les *rouges* siègeront à gauche du président, nous serons témoins du même jeu ; seulement ce seront les *bleus* qui se serviront de l'argument du *tu quoque* pour écraser les *rouges*.

Le *Soleil*, numéro du 11 mai, vient de nous fournir un exemple frappant de ce genre d'argumentation puéride. Voici :

“ Parmi les innombrables accusations qui ont plu sur le gouvernement, on n'a pas oublié celle d'avoir donné des situations lucratives à des députés, ce qui, selon les pudiques tories, constituait une violation flagrante de l'indépendance du Parlement. ”

“ Or voici qu'hier le premier ministre, répondant à M. Mc Mullen, a tracé devant la chambre le tableau délicieux et édifiant de la vertu de nos chers amis alors qu'ils détenaient le pouvoir et les places. ”

“ Le fait était d'ailleurs bien connu de tous. Mais par ce temps d'insinuations mensongères et de falsifications répétées, il est bon de mettre cette liste glorieuse sous les yeux de vos lecteurs. ”

“ Voici donc les noms des membres du Parlement que le gouvernement conservateur a placés dans des situations lucratives depuis 1879 à 1896. ”

Suit une liste aussi longue que peu édifiante.

Les gouvernements conservateurs ont mal fait, c'est incontestable. Car c'est une immoralité politique, presque toujours, de donner à un député une position lucrative.

C'est, règle générale, la récompense de sa servilité à l'égard du gouvernement.

Cette pratique porte une grave atteinte à l'indépendance du parlement, tout le monde l'admet ; et, cependant, les deux partis, tour à tour, se livrent cyniquement à cette pratique, après l'avoir dénoncée dans l'opposition.

Pendant des années, les *rouges* ont tonné contre les abus, très réels, que commettaient les ministres *bleus*, en casant sans vergogne les députés qui se montraient suffisamment dociles.

Ils ont même tenté de faire voter une loi pour défendre ce genre de corruption.

Mais à peine sont-ils arrivés au pou-

voir que les voilà qui, sans le moindre scrupule, portent la même atteinte à l'indépendance du parlement.

Et quand on leur reproche leur inconséquence, ils répondent en dressant une liste des fautes analogues commises par leurs adversaires !

C'est vraiment comique.

* *

Le *Journal*, de Montréal, pour atténuer l'effet de cette longue liste dressée à la demande de M. McMullen, publie ce qui suit, dans son numéro du 11 mai :

" McMullen a donné de ses nouvelles. Inspiré par le gouvernement, il demande une liste des députés nommés à des positions par le gouvernement conservateur. M. McMullen n'avait pas besoin de se dérouter pour cela.

" Quelque soit le nombre des députés placés par les conservateurs, cela ne change rien à la question.

" Nous n'avons jamais prétendu que c'est un crime de nommer un député à une position sous la couronne.

" C'est le parti libéral qui a prêché cette doctrine et qui a même tenté de lui donner force de loi.

" Etant donné ce principe passé (posé, sans doute) par le parti libéral dans l'opposition, nous avons le droit de lui reprocher aujourd'hui ses nombreuses nominations de députés, mais le parti libéral peut rien (sic !) tirer de cet argument contre nous.

" M. McMullen a manqué son coup. "

Il est assez naturel que le parti bleu, ayant presque toujours été au pouvoir, et comptant y retourner bientôt, a moins insisté que le parti rouge sur le scandale de ces nominations de députés à des emplois lucratifs. Cependant, nous croyons qu'il serait facile de trouver, pendant le passage des libéraux au pouvoir, de 1873 à 78, des protestations violentes faites par les bleus contre cette pratique démoralisante.

La vérité vraie, c'est que l'opposition, quelle que soit sa couleur, dénonce cette pratique pour s'y livrer aussitôt qu'elle arrive au pouvoir.

Le plus étonnant, c'est que le bon peuple se laisse éternellement berné par les politiciens de profession, bleus ou rouges, au lieu de choisir uniquement pour ses représentants des hommes d'un désintéressement éprouvé et d'une indépendance reconnue.

REGAIN D'AMERICANISME

Sous ce titre, la *Vérité française*, numéro du 26 avril, nous apporte un intéressant article de M. l'abbé Charles Maignen.

Un correspondant d'Angleterre reprend, dans la *Semaine religieuse*, de Paris, la discussion sur l'américanisme. Voici la partie essentielle de sa communication :

" Il est oiseux d'éterniser les discussions, en disputant sur les opinions ; il importe seulement, pour une connaissance exacte des faits, de rectifier, par une petite statistique, les renseignements répandus en Italie et en Europe par la *Civiltà Cattolica* à propos de l'accueil fait en Amérique à la lettre que le Souverain Pontife adressait naguère au cardinal archevêque de Baltimore. Cette grande revue, qui est dirigée par les Pères jésuites, à Rome, a publié divers articles sur la lettre du Pape au cardinal Gibbons. Elle a reproduit en particu-

lier les lettres de deux prélats américains les archevêques de New-York et de Milwaukee, qui admettent que les erreurs condamnées par le Souverain Pontife étaient répandues en Amérique. Il est peut-être utile de savoir que, sur quatorze archevêques existant aux Etats-Unis, ces deux prélats sont les seuls qui ont répondu de la sorte. Trois archevêques n'ont pas jugé à propos de faire aucune réponse ; ce sont les archevêques de Chicago, de Dubuque et de Santa-Fé. Quatre ont simplement déclaré avoir reçu la lettre pontificale et en accepter les enseignements ; ces prélats siègent à Cincinnati à la Nouvelle-Orléans, à Portland et à Philadelphie. Ce dernier croit que la doctrine condamnée n'est guère connue en Amérique, il dit *vir inveniri potest*. Enfin, les cinq archevêques de San-Francisco, de Saint-Paul, de Saint-Louis, de Boston et de Baltimore ont déclaré qu'ils n'avaient aucune difficulté à accepter les enseignements du Saint-Père, mais que les doctrines condamnées dans la lettre au cardinal Gibbons n'existaient pas, à leur connaissance, en Amérique. Si la *Civiltà Cattolica* des Révérends Pères jésuites est réellement en situation d'affirmer quelque chose sur le sentiment de l'épiscopat américain, il faut qu'elle publie les lettres, non pas seulement de deux prélats, mais de tous les archevêques des Etats-Unis, et principalement la réponse du cardinal Gibbons, à qui le Pape Léon XIII a écrit sa lettre. "

M. l'abbé Maignen fait remarquer que les archevêques de New York et de Milwaukee ne sont pas seuls à admettre " que les erreurs condamnées par le Souverain Pontife étaient répandues en Amérique ". D'abord, Mgr Corrigan, archevêque de New York, écrivait, non seulement en son nom, mais au nom de tous les évêques de sa province ; et la lettre de Mgr Katzer, archevêque de Milwaukee, est signée par les évêques de La Crosse, de Green Bay et par l'administrateur du diocèse du Sault Sainte-Marie et Marquette.

Cette dernière lettre, dit M. l'abbé Maignen, contient le passage suivant qui proteste par avance contre l'article du correspondant anglais de la *Semaine religieuse*, de Paris. Voici ce passage :

" En remerciant Votre Sainteté, du fond de nos cœurs, pour la paternelle indulgence avec laquelle, en condamnant les erreurs, Elle rappelle à la vraie doctrine ceux qui s'en étaient écartés, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer notre douleur et notre juste indignation, en voyant un bon nombre de nos concitoyens, et surtout la plupart des journalistes catholiques, affirmer qu'ils reprouvent et rejettent les susdites erreurs, et proclamer cependant à toute occasion, à la manière des jansénistes, que presque personne parmi les Américains n'a soutenu ces fausses opinions et que le Saint-Siège, trompé par de faux rapports, a frappé dans le vide et poursuivi, en quelque sorte, un fantôme. Aucun catholique digne de ce nom ne peut manquer d'apercevoir combien un tel procédé est injurieux au Saint-Siège infallible, et opposé à la vraie foi, alors qu'il est certain que ces opinions erronées ont été plus ou moins formellement proclamées parmi nous par la parole et par la presse ; alors surtout qu'aucun catholique ne peut contester au magistère de l'Eglise le droit de se prononcer, non seulement sur les vérités révélées, mais encore sur les faits dogmatiques, et de juger infailliblement du sens objectif des doctrines et de l'existence des erreurs. "

M. l'abbé Maignen conteste ensuite l'affirmation du correspondant de la *Semaine religieuse* que sur les quatorze archevêques des Etats-Unis NN. SS. de New York et de Milwaukee "soient les seuls qui aient répondu de la sorte". Il montre par des citations que Mgr de

la Nouvelle-Orléans et Mgr de Cincinnati, que le correspondant range parmi ceux qui ont " simplement déclaré avoir reçu la lettre pontificale et en accepter les enseignements ", sont allés plus loin et ont formellement remercié le Pape d'avoir signalé et condamné les erreurs de l'américanisme. Il y a aussi Mgr Hortsmann, évêque de Cleveland, qui a écrit ce qui suit, à la date du 24 mai 1899 :

" Les erreurs condamnées par Sa Sainteté Léon XIII se trouvent certainement dans la *Vie du P. Hecker*, écrite par le P. Elliot. Affirmer que le Pape ait condamné ces erreurs sans une pleine connaissance et sans examen du texte original anglais est une chose complètement absurde. Dire ensuite que la condamnation ne fut pas opportune et ne s'applique pas à notre pays est pis encore : c'est manquer au respect dû au Vicaire de Jésus-Christ. "

Il y a aussi les évêques de la province d'Oregon City qui reconnaissent l'existence de l'erreur de l'américanisme.

Mais voici la partie la plus importante de l'article de M. l'abbé Maignen :

" Nous n'entrerons pas en discussion avec la *Semaine religieuse* au sujet des trois archevêques " n'ayant pas jugé à propos de faire aucune réponse ", ou des cinq qui ont déclaré " que les doctrines condamnées dans la lettre au cardinal Gibbons n'existaient pas, à leur connaissance, en Amérique. "

" Les quinze ou vingt prélats dont nous avons cité les lettres collectives parlent au nom de toute l'Eglise et s'appuient sur une doctrine qui n'a pas besoin d'être étayée par d'autres témoignages.

" Ce qui concerne la réponse du cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, est beaucoup plus grave. En sommant la *Civiltà Cattolica* de publier cette lettre, le correspondant de la *Semaine Religieuse* commet à la fois une ingratitude et une imprudence : une ingratitude, parce que tous les amis du cardinal de Baltimore devraient être reconnaissants du silence observé par le Saint-Père. Si la réponse du cardinal Gibbons n'a pas été publiée c'est qu'elle ne pouvait pas l'être. Le Saint-Père a fait, en cela, acte de longanimité et de patience. Les amis du cardinal Gibbons devraient lui en savoir gré.

" Nous nous sommes abstenus jusqu'à présent de faire ressortir ce qu'avait d'anormal et de grave le silence absolu gardé par le cardinal Gibbons, depuis la publication de la Lettre apostolique qui lui était nommément adressée.

" Quant à la *Civiltà Cattolica*, mise en cause avec tant d'apreté par le correspondant de la *Semaine Religieuse*, elle saura reprendre, s'il le faut, la vigoureuse campagne qu'elle menait, il y a un an, contre l'américanisme.

" Le 15 mars 1899, elle terminait un grand article intitulé : " Léon XIII et l'Américanisme " en disant : " Celui qui louvoie, celui qui tâtonne, s'adapte au siècle, transige, celui-là pourra se donner à lui-même le nom qu'il voudra, mais devant Dieu et devant l'Eglise, il est un rebelle et un traître. "

" Ce vigoureux langage n'a pas été pardonné à la célèbre revue romaine. On voudrait aujourd'hui l'engager dans une polémique dangereuse.

" Le correspondant de la *Semaine Religieuse* de Paris sait très bien que la *Civiltà Cattolica* ne peut publier ce document à moins d'en recevoir communication du Vatican. Or, nous tenons de bonne source que le Saint-Père a pris des mesures pour que cette lettre ne puisse parvenir à la connaissance du public.

" Si les partisans de l'américanisme tiennent à sa divulgation, ils en trouveront aisément le texte à Baltimore, et les nombreux organes de la *Press Association* s'en disputent la primeur. Mais, à notre tour,

nous les mettons au défi de publier intégralement la lettre du cardinal Gibbons, sans provoquer des événements qui jetteront pour longtemps le trouble dans l'Eglise.

" Messieurs les Anglais, cette fois encore, auront tiré les premiers. "

Pour notre part, nous ne voyons pas ce que les américanistes espèrent gagner en renouvelant la discussion autour des erreurs condamnées par le Souverain Pontife.

Nouvelle confirmation

Le *New York Freeman's Journal*, numéro du 12 mai, publie une lettre de M. l'abbé J. M. Gleason, de la paroisse de Sainte-Rose, San Francisco, confirmant amplement tout ce que l'on a dit sur les profanations et les vols sacrilèges commis par les volontaires américains dans les églises catholiques des Philippines.

L'abbé Gleason est aux Philippines depuis le mois de septembre dernier, en qualité d'aumônier temporaire, et il est bien en position de connaître ce qui se passe. Parlant bien l'espagnol il est venu en contact avec les Philippines, et a pu entendre leurs plaintes.

L'abbé Gleason, parlant des régiments de volontaires, dit : " Ils volèrent et pillèrent et brûlèrent comme s'ils ne connaissaient ni loi, ni ordre, ni conscience... L'église de Guadeloupe, détruite par la batterie d'Utah, est un monument qui proclame bien haut les idées rudimentaires qu'ont les volontaires au sujet du droit de propriété. Avant la guerre, c'était la plus riche église des îles, au point de vue de l'architecture et de l'ornementation. Maintenant, c'est un monceau de décombres, plus d'autels, plus de dallage, plus rien. Et même l'on pilla les tombeaux des prêtres dans l'espoir d'y trouver des objets précieux. On brisa les sarcophages, et l'on jeta par terre les cadavres à moitié décomposés de prêtres. J'en ai vu deux moi-même, et je les ai fait inhumer de nouveau, en faisant un rapport de la chose à l'officier commandant. J'aurais pris une photographie de l'horrible scène mais il n'y avait pas assez de lumière. "

Congrès eucharistique

A Québec

La *Semaine religieuse*, de Québec, annonce, dans son dernier numéro que c'est l'intention de Sa Grandeur Mgr Bégin de tenir un congrès eucharistique, à Québec, dans le cours de l'année prochaine. Le congrès aura lieu, dit notre confrère, dans la nouvelle église du Très Saint-Sacrement (église des sœurs Franciscaïnes) sur la Grande Allée, centre de l'Adoration perpétuelle.

Prière aux abonnés d'examiner le chiffre qui se trouve à la suite de leur nom, sur l'adresse même du journal. Ce chiffre indique l'expiration de leur abonnement. S'ils constatent un retard, ils voudront bien se mettre en règle, sans délai.

LETTRES DE FRANCE

A la mémoire de deux héros
morts pour la foi

"... et quia pro ejus amore sanguinem suum fuderunt, ideo cum Christo exultant sine fine." — Antienne des Vêpres du commun de plusieurs martyrs.

En une époque d'inertie, de compromission, d'égoïsme, comme la nôtre, on ne saurait trop s'imprégner de lectures propres à exalter le courage, l'abnégation, l'esprit de sacrifice ; c'est pourquoi nous croyons devoir signaler, quoiqu'il soit paru depuis plus d'un an, certain livre consacré à la mémoire de deux héros morts pour la foi (1). C'est résumée en quelques pages, simples et émouvantes comme un récit de martyr, l'histoire de deux officiers aux zouaves pontificaux, Adéodat et Emmanuel Dufournel.

Leur mère, une sainte, avait offert sa vie à Dieu pour leur obtenir la grâce d'une foi inébranlable et de la persévérance dans la pratique de la religion. Elle fut admirablement exaucée. Pendant leurs sept années de service, les deux volontaires vécurent en vrais soldats du Christ, se distinguant par leur piété et leur énergie morale autant que par leur bravoure guerrière, intrépides en toutes circonstances et toujours rayonnants pour le plus grand bien spirituel de leurs frères d'armes. C'étaient des âmes d'une rare beauté. C'étaient aussi des caractères d'une virilité et d'une générosité toutes françaises. Ce que notre race a de pur et de noble resplendissait en eux.

Le 19 octobre 1867, à Farnèse, où cinquante zouaves repoussèrent près de deux cents garibaldiens, Emmanuel fut mortellement blessé. La vaillante petite troupe avait été cernée dans une maison d'où elle venait de déloger les avant-postes ennemis. Emmanuel commanda de les charger à la baïonnette et se précipita dehors le premier ; aussitôt entouré par l'ennemi, il tomba percé de quatorze coups et, lorsqu'il fut par terre, un lâche le frappa au front avec la crosse de son fusil.

" Emmanuel avait eu encore assez de force pour se relever et rentrer dans la maison, écrivit à Adéodat le capitaine de Couëssin. On y trouva un matelas, sur lequel on l'étendit ; il était souriant et ne poussait pas une plainte. " J'ai toutes mes blessures par devant ", dit-il. Il parla quelques instants à du Chêne, puis il voulut empêcher qu'on s'occupât de lui, renvoyant les autres se battre et les encourageant encore. Lorsque j'arrivai, deux heures plus tard, je le trouvai là, étendu, l'air rayonnant. Je l'em brassai. " Je suis couvert de blessures, dit-il, vous direz à mon frère qu'il peut être content de moi ". Moi j'ajoute que tu dois en être fier (2) "

Le combat fini, les garibaldiens en déroute, le blessé fut transporté à Valentano, non sans d'horribles souffrances. Le pansement fut long, il le sup-

porta avec un rare courage. " Du reste, sa patience ne se démentit pas un seul instant, rapporte un autre témoin, M. Henri Derély ; c'était une acceptation joyeuse, conforme à sa vaillante nature, un consentement tel au bon plaisir de Dieu qu'il s'oubliait pour être aux autres. Tous ceux qui l'approchèrent eurent de lui soit un mot gracieux, soit un sourire. Cette liberté d'esprit dont on s'étonnait, procédait de l'absolue tranquillité de son âme. Il ne se méprenait pas sur la gravité de son état ; mais, purifié la veille par une confession générale, nourri le matin du Pain des forts, il s'était offert, Dieu l'avait accepté. Tout n'était-il pas bien, et, suivant une de ses paroles, devait-il s'effrayer d'un jugement dans lequel " il aurait pour Juge celui à qui il venait de sacrifier sa vie ? " Aussi quelle paix durant toute la nuit qu'il passa sans repos, appuyé sur les épaules de deux amis, conversant et priant avec eux quand le permettaient les oppressions de plus en plus fréquentes et longues à mesure qu'approchait la fin !.....

" Il y avait encore la matière d'un renoncement dans ce cœur immolé ; quand arriva la nouvelle du succès de Nérola, le mourant se sentit revivre, et, jetant sur l'avenir, qui s'annonçait plein de lutttes et de triomphes un regard ébloui, il eut la pensée de se reprendre pour se redonner, la tentation de vivre pour combattre encore et recommencer sa mort ; tombé au début de la campagne, il envia ceux qui devaient tomber les derniers ; mais ce ne fut là qu'un trouble passager.....

" Vers six heures du matin, son âme remonta vers Dieu toute étincelante du sang de son martyr mêlé au sang de Jésus-Christ. Ainsi mourut d'un acte de charité envers l'Eglise ce soldat qui confessa, par sa tranquillité devant la mort, mieux qu'il ne l'aurait pu faire en d'ardentes paroles, sa foi à la vie éternelle et son espérance basée sur la fidélité de Dieu (3) "

Au service funèbre, les habitants de Valentano partagèrent l'émotion des soldats. Tous les fronts s'inclinèrent, admiratifs et attristés, devant le corps de ce preux, toutes les âmes se confondirent en une même prière. Dix jours plus tard, à Rome, Adéodat tombait à son tour, atteint par un coup de feu en pleine poitrine au cours d'une reconnaissance dans les jardins de la villa Cecchina. Le matin même, il avait demandé à la Sainte Vierge, au lieu où le premier Pape était entré dans la gloire, juste dix-huit siècles plus tôt, la grâce de mourir pour l'Eglise.

" Aidé d'un homme de ma compagnie, dit M. de Clissop, qui reçut dans ses bras cet autre preux, je le transportai dans la rue et, m'étant assis par terre, je l'appuyai sur mes genoux. Il ouvrit alors les yeux qu'il avait fermés un moment et me dit en me prenant la main : " C'est fini, je suis mort... " Je voulais l'empêcher de parler, j'entendais le sang qui peu à peu emplissait sa poitrine, de grosses gouttes de sueur couvraient son front ; je l'em brassai en les essuyant, il me pressait la main avec reconnaissance. Il avait envoyé chercher un prêtre pour lui donner l'absolution ; voyant qu'il ne

venait pas, je lui offris de réciter quelques prières. Il accepta et répéta les prières que je lui suggérais, en me serrant de temps en temps la main pour me faire recommencer les passages qu'il goûtait le plus (4) "

Rien ne valant les récits des témoins pour évoquer la grandeur de ces fins édifiantes, on nous permettra de multiplier les citations. Ecoutons à présent le Père de Gerlache.

" Le jour de la Toussaint, écrit le vénérable religieux qui entourait Adéodat d'une ardente sollicitude spirituelle, il se confessa avec de grands sentiments de foi, et le lendemain, 2 novembre, il reçut la sainte communion pour l'âme de son frère.

" Cependant la marche de la maladie était telle qu'il l'avait prévue ; aux douleurs des pansements, qui étaient cruelles, vint se joindre une forte fièvre qui ruina les dernières ressources du malade. Les Sœurs de Charité, les deux zouaves qui l'assistaient, ne pouvaient se lasser d'admirer cette sérénité, ce calme parfait, cette union à Dieu, ce désir du Ciel...

" La société romaine s'était émue en apprenant qu'elle était menacée de le perdre ; officiers et soldats se pressaient à la porte de sa chambre pour prendre de ses nouvelles : lui seul paraissait heureux au milieu de la douleur générale... L'exquise tendresse de son cœur se montra cependant lorsque l'arrivée des blessés lui fit comprendre combien de sang nous avait coûté la victoire de Mentana... (5) "

Le 5, Adéodat se confessa de nouveau avec une exquise ferveur et une parfaite lucidité d'esprit.

" Ses yeux s'ouvrirent avec une expression de respect et de tendresse, continue le Père de Gerlache. Il reçut la Sainte-Hostie d'une manière angélique, et ensuite laissa reposer doucement sa tête de côté. Je vins m'agenouiller à son chevet et lui suggérai les actions de grâce usitées, auxquelles il parut parfaitement s'unir (6) "

Peu après, le vaillant officier trépassa ; il avait vingt-neuf ans, Emmanuel en comptait deux de moins.

De telles lectures sont consolatrices et reconfortantes. Comme le dit l'auteur anonyme dont les mains pieuses ont tracé la biographie de ces modernes paladins, " ceux qui sont venus plus tard pourront trouver dans ces pages un encouragement et un exemple. Ils comprendront sans doute qu'il y a des défaites meilleures que les victoires. "

L'heure est critique, et non pas seulement en France. Dans la plupart des grandes nations, les ennemis de l'Eglise redoublent de violence et de ruse.

Les sectes s'efforcent de terroriser les esprits qu'elles ne peuvent empoisonner de leur mécréance, et ce genre de persécution finirait par devenir désastreux si les croyants ne s'appliquaient de plus en plus à développer leurs énergies. Il importe que nous nous mettions en état d'opposer une résistance sérieuse aux attentats des maudits qui, parce qu'ils ont réduit leur conscience au silence, prétendent nous empêcher d'écouter la nôtre. Leur

furie s'exaspère si implacablement qu'il faut nous faire à l'éventualité des lutttes défensives, voire des lutttes à main armée. Prions avec ferveur pour l'extinction des haines aveugles, mais, si nous voulons mériter d'être exaucés, organisons nos forces, disputons le terrain aux armées diaboliques, qu'elles soient dirigées par un gouvernement ou par un parti d'opposition.

C'est par une lutte incessante que les catholiques feront respecter leurs droits et sauvegarderont l'exercice du culte. Ce qui se passe en France ne permet guère d'en douter. Sans l'inertie d'un grand nombre de baptisés, sans la poltronnerie inconcevable de certains fidèles, jamais les impies avérés ne fussent restés au pouvoir, jamais, en tout cas, ils n'eussent osé toucher aux congrégations et forcer les séminaristes au service militaire. L'histoire, qui nous fournit maints exemples analogues, nous apprend aussi que, sans une vie réellement chrétienne, les croyants sont incapables de résister avec succès aux attaques de l'ennemi héréditaire. C'est la tiédeur, la scandaleuse indifférence des fidèles, devenus indignes de ce nom, qui a causé la ruine de ces églises d'Afrique qu'illumina la splendeur de saint Augustin.

L'Eglise militante a de durs devoirs que ses membres négligent trop aisément, sans doute parce qu'ils oublient qu'avec la Grâce tout devient possible. " Je puis tout en celui qui me fortifie ", s'écriait saint Paul (7). Que ce cri devienne le nôtre ! Comme nos ancêtres furent amenés à repousser les infidèles du dehors, nous pouvons être amenés à repousser les mécréants du dedans, la horde des ignobles, des âmes viles. Nous devons être prêts à sacrifier notre vie pour le divin Auteur de la Vie, pour l'Adorable Sauveur qui s'est rendu pour nous obéissant jusqu'à la mort.

Malheur à qui refuse de combattre pour la Religion, celui-là commence par se priver de grâces et finit trop souvent par se fermer à la Grâce. Comment Dieu serait-il avec les timorés, les languissants, avec les lâches, disons le mot, qui craignent de se compromettre en confessant et en vivant leur foi devant les hommes ?... " Celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux (8) ". Or, il y a des heures où l'inaction, l'apathie, équivaut à un reniement de Notre Seigneur. Mais lisent-ils encore l'Evangile, les esclaves du respect humain, les déloyaux, les imprudents, les indociles toujours prêts à pactiser avec l'esprit du monde ? S'ils le lisaient, ce Livre par excellence, l'épouvante n'arrêterait-elle pas leur défection ? S'ils accordaient quelque attention aux enseignements du divin Maître, oseraient-ils se laisser aller à l'apathie spirituelle, ce cancer de l'âme, cette source de toutes les faiblesses, de toutes les déchéances.

L'apathie, fruit ordinaire de ce libéralisme pratique qui paralyse l'essor de l'Eglise dans tous les pays civilisés, est la première étape vers l'apostasie. Car rester apathique, c'est ouvrir son esprit à l'erreur et laisser en son âme

(1) *Deux Frères*, Lille-Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1898. Un volume de 83 pages vendu au profit du Denier de Saint-Pierre.

(2) *Deux Frères*, p. 52 et 53.

(3) *Deux Frères*, p. 60 et s.

(4) *Deux Frères*, p. 69.

(5) Ouvr. cité, p. 75 et 76.

(6) Ouvr. cité, p. 77.

(7) Philipp., iv, 13.

(8) Matth., X, 33.

le champ libre au péché. Ne négligeons donc aucun moyen d'alimenter notre piété, notre courage, travaillons sans crainte basse à nous pénétrer de l'esprit de renoncement. Habituellement au moins à l'idée de souffrir. "Ne pas souffrir, c'est être mort", selon la vigoureuse expression de M. l'abbé Cloud (9). N'abhorrons pas la Croix si nous croyons en Jésus. "Celui qui dit demeurer en lui doit marcher comme il a marché (10)".

Alphonse GERMAIN.

(9) Conférences de Notre-Dame des Etudiants à Paris.

(10) S. Joann., I, II, 6. Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare.

Ce que donne la Religion

(De la Semaine catholique, de Séez.)

Un publiciste parisien, qui s'est donné la tâche de solliciter l'opinion des personnages les plus en vue sur certaines questions actuelles, demandait, il y a quelque temps, au célèbre écrivain Paul Bourget ce qu'il pense de l'irréligion en France. M. Paul Bourget a été irréligieux. Il a écrit des romans qui ne doivent pas être lus. Mais il a vu, il a réfléchi, et voici sa réponse :

"Nous devenons irréligieux, ou—ce qui est pis—antireligieux. Cette tendance qui, chez tout autre peuple, serait honnie et vigoureusement réfrénée, se développe chez nous, à l'abri de la politique, avec la secrète complicité des pouvoirs publics.

"Voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exceptions. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr. Je vous prie, si vous me faites parler, de le proclamer expressément : on démoralise la France en lui arrachant la foi ; en la déchristianisant, on l'assassine. Il n'y a point de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. Ce fut la conviction de Le Play ; ce fut celle de Taine. Je m'y rallie !"

L'Eglise et la charité

Le Journal des Débats, à propos du but que s'est proposé M. d'Haussonville, de secourir les ouvrières de Paris, rend un éloquent témoignage à l'Eglise ouvrière de la charité.

"Rapprocher celles qui portent les robes de celles qui les font : "voilà le programme, ou, si vous aimez mieux, le rêve et la généreuse illusion de M. d'Haussonville. C'est un problème d'assistance, comme vous voyez. Il n'y a pas de charité sans la coopération de l'Eglise : M. d'Haussonville le croit, il le dit et il a, je pense, deux fois raison. Sur le terrain de la charité, l'Eglise est presque toujours inattaquable et incomparable ; elle opère mieux, plus rapidement, plus tendrement et à meilleur compte que qui que ce soit. Elle ne s'y enrichit pas, comme l'insinuent, de bonne foi ou non, des sectaires bornés ou mal instruits. Toute entreprise de charité est, en soi, une mauvaise affaire ; elle ne peut aboutir qu'à la fail-

lite, à moins d'être soutenue et alimentée par un esprit de sacrifice, par une générosité que rien n'épuise ni ne décourage.

"Si les entreprises de charité conduites par l'Eglise sont plus florissantes que d'autres, c'est que l'esprit et la méthode de saint Vincent de Paul ne cessent pas de l'animer. Elle quête, elle mendie, au besoin, pour diminuer le nombre des mendiants, elle s'adresse aux riches pour nourrir les pauvres à l'aide du superflu de ceux qui ont tout en abondance. On n'a encore rien trouvé de mieux. Ajoutez à cela que l'Eglise, — dont nous nous bornons à effleurer ici le rôle économique et social dans la démocratie moderne, — a des cadres tout prêts et un personnel tout organisé pour son œuvre d'assistance et de dévouement ; elle est (qu'on nous permette cette expression toute respectueuse dans notre pensée) un grand magasin, une agence générale de secours, qui a partout, sous les formes les plus diverses, des comptoirs, des succursales, des représentants."

Le protestantisme en France

(De la Semaine catholique, de Séez.)

Il y a en France six cent cinquante mille protestants sur trente-huit millions d'habitants : un sur soixante.

Et c'est ce petit nombre qui gouverne tout. Citons cette page du livre de M. Ernest Renauld, qui a pour titre : le Pêril protestant :

"Le Parlement est bondé de protestants que la candidature officielle y a fourrés : opportunistes, radicaux, socialistes, voire centre gauche, tous d'accord, au fond, tous travaillant pour leur chapelle.

"Le ministère, en général, en contient plus encore : on les y a vus parfois en majorité. Il y a un protestant sur soixante Français ; il y a eu jusqu'à six protestants sur dix ministres. La règle habituelle est deux ou trois, au moins.

"Dans les bureaux, aux grandes directions, c'est mieux encore.

"Les trois divisions du ministère de l'Instruction publique ont trois directeurs protestants.

"Au ministère des Colonies, partout des huguenots, admirateurs de l'Angleterre.

"Aux Affaires étrangères, les hauts employés, dans une forte proportion, sont des protestants, coreligionnaires plus ou moins zélés de nos rivaux d'Angleterre, de nos ennemis d'Allemagne.

"Si nous sortons de France, nous trouvons à la tête de la plupart de nos colonies des protestants, adversaires nés des missionnaires catholiques, partisans naturels des prédicants anglais, américains, allemands.

"La voilà, la Question protestante !

"Elle n'est pas seulement dans les départements du sud-est, devenu, malgré les résistances de la majorité, des fiefs huguenots.

"Elle est à Paris et dans la France entière, avec des préfectures, des bureaux, des prétoires, des collèges bourrés de sectaires et de propagandistes.

"Elle est en Algérie, avec les méthodistes qui distribuent les bibles et

de la poudre aux indigènes ; à Madagascar, avec les prédicants qui récitent la "prière sainte" contre nous, devant les fonctionnaires huguenots qui les laissent faire ; elle est dans toutes nos colonies : elle est dans nos ambassades, dans nos consulats, etc."

Ajoutons la remarque d'un journal signalant la composition du personnel de l'Ecole normale supérieure où sont formés les professeurs destinés aux premiers postes.

Le composition du personnel de cette école est singulièrement suggestive : l'Ecole normale supérieure a, pour directeur, le protestant Perrot ; pour surveillant général, le protestant Dupuy ; pour bibliothécaire, le protestant Herr ; pour directeur des études d'histoire, le protestant Menod ; pour maître de conférences de littératures, le protestant Lanson, etc.

Le pigeon-chemin de fer

Un journal belge, la Meuse, raconte que, depuis la fin de janvier, un pigeon qu'on a baptisé "le pigeon des Guillemins", accompagne régulièrement tous les jours la locomotive du train qui part de la gare des Guillemins pour Bruxelles et Liège.

Malgré le vent, la pluie, la neige, le pigeon suit la locomotive n'allant ni plus vite ni plus lentement que la machine.

Un peu avant le départ, vers 9 h. 30, le pigeon voltige autour des voyageurs, se pose sur une des branches du sémaphore, tout près de l'endroit où stationne la locomotive attendant l'heure du départ 9 h. 57.

Au coup de sifflet du départ le pigeon s'envole et va se poser au sémaphore suivant. Au second coup de sifflet, le pigeon s'élève au-dessus de la fumée de la machine et reste là, réglant son vol sur la marche de la locomotive, même sous les viaducs. Pendant une partie du parcours, le train — c'est un express — marche à 80 kilomètres. C'est un jeu pour l'oiseau qui se maintenant toujours dans la buée de vapeur et de fumée de la locomotive, reste dans le sillage malgré le vent, malgré la pluie.

Ordinairement, il va jusqu'à Varemme, parfois jusqu'à Tirlemont, puis revient à Liège sans quitter la ligne, volant bas s'il le faut pour passer sous les viaducs. Il est de retour régulièrement à la gare des Guillemins vers 11 h. $\frac{1}{2}$ et il y reste jusqu'au lendemain. Il a élu domicile à la gare depuis sa naissance. Il n'y manque de rien. Il a vécu dans la fumée et les buées de la vapeur. C'est le pigeon-chemin de fer.

Il y a quelques mois, il faisait volontiers compagnie avec 11 autres pigeons installés dans un pigeonnier sur le talus de la voie ; mais un ordre vient d'enlever le pigeonnier et les habitants furent transportés ailleurs. Les onze acceptèrent ce déménagement ; mais le pigeon-chemin de fer s'y refusa. Il retourna à la gare, s'y installa. Il y est et il y reste, quand il n'est pas en route au-dessus de sa locomotive. Deux ou trois fois, il n'a pas voulu faire le voyage ; il s'était aperçu qu'on avait changé sa locomotive.

NOTE DE LA VÉRITÉ : — Pourvu que ce pigeon ne soit pas un canard !

Prière pour la France

O mon Dieu, c'est pour la France que je vous prie ! Non, c'est impossible, vous n'abandonnez pas ce noble pays qui a tant fait jadis pour votre gloire, et qui a mérité d'être appelé votre soldat et dont aujourd'hui toutes les églises et toutes les cathédrales tendent vers vous leurs flèches et leurs tours comme des bras suppliants. Oubliez, oubliez, dans votre clémence infinie, qu'elle a trop longtemps subi ces maîtres impies qui persécutent vos prêtres, chassent vos servantes du lit des mourants, et effacent votre nom du livre de l'écolier. Car elle est lasse à présent de leur tyrannie ; vous la voyez frémir sous le joug des sectaires athées, et elle comprend enfin que ces hommes de destruction et de néant, frappés, on ne sait de quelle folie furieuse, veulent briser son épée — l'épée de saint Louis et des croisades ! — et jettent ses étendards dans la boue où bientôt peut-être ils seront foulés par la botte d'un conquérant.

Mon Dieu, ayez pitié de la France, de votre France, vous qui, pour son salut, avez suscité Geneviève et armé Jeanne d'Arc du glaive d'un de vos archanges ! Sauvez-la en cette heure douloureuse où ses malheurs l'éclaircissent sur ses fautes, où elle rêve de les réparer, où l'on sent palpiter en elle une renaissance de la foi, et où un grand nombre de ses fils repentants — dont je suis un des plus humbles — détruisent à force de s'y agenouiller l'herbe des solitudes qui poussait au pied de la Croix abandonnée.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA PRISE D'HABIT DE M. HUYSMANS

Nous lisons dans le Figaro :

On sait qu'Huysmans a reçu dernièrement, à Ligugé, l'habit de novice Oblat bénédictin. M. l'abbé Mugnier, le distingué premier vicaire de Sainte-Clotilde, a bien voulu nous communiquer une lettre où l'auteur d'En Route et de la Cathédrale rend compte, dans le style si original qui lui appartient en propre, de cette curieuse cérémonie :

" Mon cher abbé,

"La cérémonie d'oblation a eu lieu le 18, après les premières vêpres de saint Joseph. Elle a été simple et tout intime. Elle s'est faite pour éviter les curieux, dans la chapelle du noviciat là où même aucun prêtre ne peut pénétrer. Imaginez une petite chapelle au fond d'un corridor, grande comme la main, couleur de rose sèche. Là, sur l'autel, dans un bassin de vermeil, l'habit bénédictin est posé, couvert de violettes et d'anémones.

"L'historien bien connu, dom François Chamart, prieur de l'abbaye, a officié, et c'est lui qui m'a passé, après les très belles prières liturgiques qui précèdent la cérémonie, l'habit en disant le : *Induat te Domine, hominem novum, etc.*

“ Puis l'on a retiré d'une haie en feu de cierges la grande relique de saint Benoît, que l'on avait apportée pour la circonstance et que l'on m'a donnée à baiser.

“ Enfin, après matines, le lendemain matin, le P. Buse, maître des novices, a dit, dans ladite chapelle, la messe de communion, où j'ai communié avec les novices.

“ Voilà, mon cher abbé, le succinct exposé de cette cérémonie à laquelle, sauf les moines, personne ne fut admis à assister.

“ Bien vôtre,

“ J.-K. HUYSMANS. ”

QUESTIONS A M. PACAUD

Notre article de la semaine dernière intitulé : *Saint Thomas à la sauce rouge*, à l'adresse de l'Union, de Saint-Hyacinthe, a vivement excité M. Pacaud, d'ordinaire si placide. Il nous consacre le premier-Québec du *Soleil* de lundi dernier. Voici le morceau, en entier :

“ Selon la *Vérité* de M. Tardivel, interprétant la doctrine catholique, les Patriotes de 1837-1838 méritent d'être flétris, condamnés et traités comme rebelles, et “ ceux qui les admirent se font démagogues et ennemis de l'autorité légitime ”, mais quant aux Boers c'est différent, on doit les honorer, les défendre, et même, pour l'amour de ces braves gens, aller jusqu'à désobéir à l'autorité légitime, défier le gouvernement anglais, et nous compromettre inutilement, sans faire de bien à personne.

“ Quand il s'agit des Patriotes — nous pourrions ajouter les Métis — le principe du respect dû à l'autorité légitime est inviolable, ce sont des misérables, des rebelles : mais les Boers sont des héros.

“ Et on n'a pas l'air de comprendre qu'en interprétant de cette façon la doctrine catholique, on s'expose à la rendre ridicule, odieuse aux yeux d'un grand nombre de personnes.

“ Le cardinal Vaughan, et après lui les membres les plus éminents du clergé catholique anglais, ont déclaré que c'était un devoir sacré de soutenir et de défendre l'Angleterre dans sa guerre contre le Transvaal.

“ M. Tardivel parlant “ ex-cathedra ” soutient le contraire, et prétend que c'est un cas où l'on peut désobéir à l'autorité établie.

Et pour rendre sa thèse plus frappante, pour avoir un prétexte de condamner les libéraux qui se croient obligés, dans la guerre actuelle, de préférer les Anglais aux Boers et d'être loyaux, il cherche à démontrer qu'au point de vue catholique la cause des Boers vaut mieux que celle des Patriotes.

“ Et, encore une fois, on n'a pas l'air de se douter du mal que de semblables extravagances font à notre religion, à notre nationalité. ”

Nos lecteurs n'ont qu'à revoir notre article de la semaine dernière pour constater combien M. Pacaud parle à côté de la question.

Si notre confrère veut discuter sérieusement, nous l'invitons à répondre catégoriquement aux questions que voici :

1° Est-il vrai, oui ou non, que le soulèvement de quelques Canadiens-français, en 1837-38, a été formellement condamné par l'autorité ecclésiastique de ce pays ?

2° Cette condamnation était-elle juste ou injuste, conforme ou contraire à la doctrine de l'Eglise ?

3° N'est-il pas vrai qu'il existe une différence essentielle entre le mouve-

ment parmi les Métis, surtout celui de 1869-70, et le soulèvement de 37 ?

4° L'autorité ecclésiastique a-t-elle jamais condamné le mouvement des Métis en 1869-70 ?

5° La *Vérité* l'a-t-elle jamais condamné ?

6° L'Eglise enseigne-t-elle réellement, comme l'Union de Saint-Hyacinthe l'a prétendu, qu'il faut obéir au gouvernement même dans une guerre injuste ?

7° Notre devoir de sujets britanniques et de catholiques nous oblige-t-il à prendre part aux guerres de l'Angleterre ?

8° L'autorité de l'Eglise défend-elle aux catholiques, qui sont sujets britanniques, de sympathiser avec les Boers, de condamner la politique de Salisbury, Chamberlain, Rhodes et compagnie, de souhaiter que cette politique ne triomphe pas et que les républiques sud-africaines conservent leur indépendance politique ?

9° N'est-il pas vrai que, par soi-disant nécessité politique, les journalistes libéraux canadiens-français prennent, sur la question de la guerre sud-africaine, une position diamétralement opposée à celle qu'ils ont toujours prise sur la question du soulèvement de 37 et de la résistance armée des Métis ?

10° N'est-il pas vrai que vouloir priver les catholiques de l'empire britannique, au nom de la religion, de leur droit constitutionnel de combattre la politique du gouvernement anglais et de travailler, par des moyens légitimes, à substituer à cette politique une autre ; n'est-il pas vrai que c'est cette tentative qui est de nature à rendre la religion odieuse ?

Que M. Pacaud réponde à ces dix questions aussi carrément et aussi catégoriquement que nous les lui posons, s'il veut qu'on le prenne au sérieux.

LA GUERRE

Lord Roberts continue sa marche en avant. Il vient d'occuper Kroonstad presque sans opposition. Les Boers sont complètement démoralisés. Les Orangiens et les Transvaaliens sont divisés, les premiers ne voulant plus se battre et se soumettant aux Anglais en grand nombre. La guerre est virtuellement finie. Voilà le résumé des dépêches de ces jours derniers.

Quelle part doit-on faire à l'exagération ? Il faut laisser parler les événements, pour le savoir. La seule chose certaine, c'est l'occupation de Kroonstad par l'armée de Roberts.

On croyait que les Boers y feraient une forte résistance. Ils ne l'ont pas faite. Sont-ils réellement démoralisés, et la division s'est-elle mise entre les deux républiques ? C'est possible, mais on ne saurait dire que c'est certain.

Ce qui est évident, c'est que les Boers se sont retirés en bon ordre, puisqu'ils ont tout emporté de Kroonstad. Leur armée est encore virtuellement intacte.

Le président Steyn, qu'on prétend furieux et découragé, a transporté la capitale de l'Orange, les uns disent à Lidley, à l'est de Kroonstad, les autres, à Heilbron, au nord.

Quoi que fassent les Orangiens, il

n'est guère probable que les Transvaaliens se soumettent si facilement. Les femmes transvaaliennes, disent les dépêches, se préparent à prendre les armes. Pour nous, la guerre est encore loin d'être finie.

Dans le Natal, Buller semble enfin être sorti de son immobilité. Il a repoussé un peu les Boers et a occupé Dundee. Cependant, de ce côté, les Boers sont encore sur le territoire britannique.

A Mafeking, il y a eu, samedi dernier, un engagement terrible, cela est admis de tous ; mais le résultat n'est pas encore connu, au moment où nous mettons sous presse. Les dépêches de source boer disent que Mafeking est tombé ; de source anglaise arrive la nouvelle que la garnison a remporté une éclatante victoire.

PETITES NOTES

L'opinion publique, aux Etats-Unis, se prononce de plus en plus en faveur des Boers et contre les Anglais. L'autre jour, à l'occasion de l'arrivée des délégués boers, le conseil municipal de New York a voté, à l'unanimité, moins une voix, des résolutions de sympathie à l'égard des républiques sud-africaines. La ville de New York passe cependant pour être la ville la plus anglophile de l'Union. Le conseil municipal de Boston a voté une résolution analogue. A Washington, une réunion publique en faveur des Boers a eu un grand succès.

On dira, sans doute, que les Américains, avant de blâmer la guerre d'injuste conquête que fait l'Angleterre en Afrique feraient bien de mettre fin à la guerre non moins inique qu'ils font aux Philippines. C'est bien vrai. Seulement, la forme du gouvernement, aux Etats-Unis, étant une véritable monarchie absolue, quoique élective, le président peut faire à peu près ce qu'il veut, malgré les Chambres et malgré l'opinion. Il en est autrement, en Angleterre, où ce que l'on appelle l'opinion publique dirige le gouvernement en tout temps. Si le gouvernement anglais fait une guerre de conquête aux républiques sud-africaines, c'est parce que les masses du peuple anglais le veulent.

Du reste, il paraît y avoir une sérieuse réaction, aux Etats-Unis, contre la politique impérialiste du président McKinley. A la réunion en faveur des Boers qui a eu lieu dernièrement à Washington, le nom du président a été sifflé aussi vigoureusement que ceux de la reine Victoria, de Chamberlain, de Rhodes, etc.

Pour nous réconcilier avec notre climat quelque peu dur et capricieux, il est bon de lire parfois ce qui se passe ailleurs. Ainsi, les dépêches nous disent que, dans une seule journée, le 6 mai, il y a eu sept cyclones désastreux dans l'Etat du Kansas. Dans un seul village, trois personnes ont été tuées. Il a fait bien froid, au Canada, la semaine dernière ; mais il a fait très froid aussi chez nos voisins ; et dans certains endroits, où la végétation était

beaucoup plus avancée qu'ici, les dégâts ont été énormes. Dans l'Etat de New York, la récolte des pêches et des fraises est sérieusement compromise.

Le bureau des écoles publiques de Winnipeg annonce qu'il n'est arrivé à aucun arrangement, avec le comité des écoles catholiques, sur la proposition de faire accepter la propriété et le contrôle des écoles catholiques par le bureau central, à certaines conditions.

Imbroglie politique aux deux extrémités de la Confédération. A la Colombie anglaise, le fameux Joe Martin tente, avec la connivence du lieutenant-gouverneur McInnis, d'organiser un cabinet en dehors de tous les usages parlementaires. A l'île du Prince-Edouard le chef du cabinet, M. Farguharson, se fabrique une majorité d'une voix par des moyens qui paraissent fort louches : on l'accuse d'avoir expulsé un député sans raison et d'avoir corrompu un autre. Heureusement que ces choses se passent chez la *race supérieure* !

C'est aussi chez la *race supérieure*, où prévaut l'*instruction pratique*, que vient de se commettre un horrible parricide. Le 10 du courant, à Toronto, un garçon âgé de 14 ans, a tué son père d'un coup de revolver. La victime est M. Peter McIntyre, agent de la compagnie de navigation Richelieu et Ontario. Le meurtre a eu lieu dans le bureau de la compagnie. Il paraît y avoir eu préméditation, puisque le jeune McIntyre admet avoir apporté avec lui, de la maison, le revolver de son père. “ C'est le diable, dit-il, qui m'a poussé à prendre le revolver dans une malle. ” Il voulait aller à Sainte-Catherine, et son père refusait la permission demandée. Une violente querelle s'en est suivie, et l'enfant a tiré sur son père, l'atteignant au cœur.

Le jury du coroner a accepté la version de l'enfant qui prétend avoir voulu seulement faire peur à son père et obtenir ainsi ce qu'il voulait ! On lui fera son procès cependant pour homicide.

Nous lisons ce qui suit dans le *Soleil*, du 10 mai :

“ La femme Mooney a été acquittée. Ce que c'est que d'avoir un bon avocat. ”

C'est nous qui soulignons. Il y a dans ces paroles un faible écho de ce qui se dit dans les cercles intimes. Nous ajouterons : ce que c'est que d'avoir un avocat médiocre comme représentant de la couronne ! Quelques efforts que M. Dunbar eût faits pour faire condamner la femme Mooney, il n'était pas capable de tenir tête à M. Fitzpatrick qui est l'un des plus forts avocats du pays, sinon le plus fort.

Le maintien de M. Dunbar au poste de substitut du procureur général, sous tous les régimes, est un mystère qui intrigue bien du monde. Les bleus ont beau remplacer les rouges, les rouges ont beau remplacer les bleus, à la direction des affaires, M. Dunbar représente toujours la Couronne devant les tribunaux de Québec. Les coups d'Etat mêmes ne l'ébranlent pas. Partout

ailleurs, dans la province, les substituts du procureur général ont la couleur politique de l'administration du jour. Sur M. Dunbar, la politique n'a pas de prise. Nous le répétons : pour un grand nombre, il y a là un mystère. Pour nous, cette inamovibilité de M. Dunbar s'explique facilement : ce monsieur est passé Grand Maître de la Grande Loge de la province de Québec. Aucun gouvernement n'a osé déranger, aucun gouvernement n'osera jamais déranger *The Most Worshipful Past Grand Master, Brother Dunbar!*

Le *Star*, numéro du 11 mai, donne un nouvel avertissement à sir Charles Tupper d'avoir à bien former son cabinet et à s'entourer d'hommes de premier choix. Il ne faut pas, dit-il, qu'il y ait des Tartes, des Siftons et des Blairs dans le cabinet Tupper. Il est vraiment comique de voir le *Star* mettre la peau de l'ours en vente avant que l'animal ne soit abattu. Mais sous cette drôlerie, il y a quelque chose de sérieux. A qui le *Star* en veut-il dans l'entourage de sir Charles Tupper? Sir A. P. Caron, M. Bergeron, M. Casgrain et les autres sous chefs bleus se sont-ils posé cette question?

Nous avons eu trois procès pour meurtre, à Québec, ces jours derniers. Les prévenus étaient : Le sergent de ville Cazes, accusé du meurtre de sa femme, Dubé et la femme Mooney, accusés du meurtre du mari de cette dernière : deux Canadiens-français et une Anglaise, Irlandaise ou Ecosaise protestante. Les deux Canadiens ont été justement déclarés coupables et condamnés à la peine capitale. La femme Mooney a été acquittée.

Les journaux conservateurs ont vivement reproché à l'honorable Charles Fitzpatrick, solliciteur général, à Ottawa, d'avoir défendu la femme Mooney, en d'autres termes, d'avoir plaidé contre la Couronne. M. Marcotte, député de Champlain, a interpellé le gouvernement à ce sujet, lundi dernier. Sir Wilfrid Laurier a répondu que l'administration de la justice criminelle est du ressort de l'autorité provinciale, et non point de l'autorité fédérale ; que le Solliciteur général du Canada n'a aucun rôle officiel à remplir devant les tribunaux provinciaux dans les procès criminels.

Cet excellent *Soleil!* Sur la première page du numéro de lundi dernier on pouvait lire en grosses lettres : *La fin de la guerre!* Sur la deuxième page du même numéro :

"Jamais peut-être il s'est manifesté autant d'anxiété au sujet de la guerre d'Afrique qu'à présent. Il faut dire aussi que nous en sommes rendus au point décisif."

M. Leroy-Beaulieu vient de publier, dans l'*Economiste français*, un article remarquable sur la guerre sud-africaine. Il fait une revue complète de la situation qu'il connaît, évidemment, très bien. Ses conclusions ne sont pas rassurantes pour les Anglais. Malgré les succès apparents, il est d'avis que l'armée de Roberts fondra, minée par la maladie, la misère, le manque d'eau, pourvu que les Boers puissent prolonger encore la lutte pendant dix ou douze mois.

La ville de Saint-Louis, Missouri, est actuellement le théâtre d'émeutes sanglantes causées par une grève des employés des compagnies de tramway.

Le directeur du *Midland Review*, de Louisville, Kentucky, devrait se renseigner sérieusement sur les affaires canadiennes, ou bien renoncer à en parler. Dans le numéro du 3 mai, nous lisons que, "M. Louis Fréchette a écrit un poème sublime—a lofty poem—condamnant fortement la guerre que fait l'Angleterre dans l'Afrique australe contre la liberté." L'as-tu vu le poème sublime de Fréchette contre les Anglais et en faveur des Boers? Notre confrère de Louisville voudra bien nous en citer un tout petit bout, trois lignes seulement, pour nous prouver qu'il n'a pas été cruellement mystifié. Nous lui donnons notre parole qu'ici au Canada personne n'a jamais entendu parler de ce poème. Si nous avons bonne mémoire, M. Fréchette s'est déclaré publiquement en faveur de l'envoi de troupes canadiennes contre les républiques sud-africaines!

Ledit M. Fréchette écrit au directeur du *Midland Review*, (numéro du 3 mai), pour dire qu'il est "catholique, mais libéral et républicain"; et "qu'aux yeux de théologiens, comme certains toqués que nous avons ici, ceci est pis que d'être hérétique ou païen—'And, in the eyes of theologians like some cranks we have here, this is worse than being a heretic or a heathen'—Toujours distingué et scrupuleusement véridique, le chantre de Joe Violon et de Coq Pomerleau! Il serait bien en peine de nommer un seul théologien qui enseigne qu'être républicain, c'est pis que d'être hérétique ou païen.

Mais si M. Fréchette est si républicain, pourquoi n'accepte-t-il pas l'invitation du *Midland Review* qui voudrait le voir s'établir chez l'Oncle Sam?

S'il est républicain, pourquoi ne proteste-t-il pas contre les journaux qui travaillent à le faire *sirer*?

LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Nous avons reçu de l'auteur, M. Arthur G. Doughty, un exemplaire de sa brochure, que vient de publier la Société royale du Canada, sur l'endroit où a eu lieu la bataille des Plaines d'Abraham. Nous avons déjà fait allusion à cette intéressante et probante étude.

M. Doughty établit, par des plans et des documents dont on ne saurait contester l'authenticité et l'exactitude, que la fameuse bataille du 13 septembre 1759, à la suite de laquelle la France perdit le Canada, n'a pas eu lieu sur ce que l'on appelle aujourd'hui les Plaines d'Abraham, ce terrain vague qui s'étend entre la prison, à l'est, et la propriété Marchmont à l'ouest, et qu'on utilise parfois comme hippodrome; mais bien plus près de la ville, entre les rues de Salaberry, à l'ouest et Claire Fontaine, à l'est.

Le travail de M. Doughty mettra

sans doute fin à la discussion qui a eu lieu sur ce point de l'histoire du Canada; et aussi à la tentative de faire considérer l'hippodrome comme un champ sacré. Nous félicitons l'auteur de son travail si puissamment documenté et nous le remercions sincèrement d'avoir bien voulu nous en donner communication.

Nous engageons nos lecteurs à se procurer cette brochure. Elle est en vente chez J. Hope & Sons, à Ottawa.

LES HYMNES DE L'EGLISE

Le Rév. Père Gladu, O. M. I. de l'Université d'Ottawa, a eu l'excellente idée de traduire en français les hymnes du brévière romain et de les publier en fascicules avec le texte latin en regard. Cette traduction, tout en étant littérale, est élégante.

Ce travail est dédié à Son Excellence Mgr D. Falconio, qui a honoré l'auteur d'une lettre d'approbation très flatteuse. L'auteur a aussi reçu une lettre d'approbation de Mgr l'archevêque de Montréal, et il a également obtenu l'imprimatur de Mgr l'archevêque d'Ottawa.

Voilà un ouvrage qui sera accueilli avec bonheur par les personnes désireuses de goûter la doctrine profonde et les pensées sublimes contenues dans les merveilleux cantiques de la liturgie romaine.

Nos remerciements à l'auteur pour le gracieux envoi des trois premiers fascicules. Le P. Gladu doit publier un quatrième fascicule. Le prix est de 75 cents pour les quatre fascicules; ou 3 exemplaires des quatre fascicules pour deux piastres. S'adresser au R. P. Gladu O. M. I. Université d'Ottawa.

LA RUINE DE L'INDE

Causée par la mauvaise administration de l'Angleterre

La *Westminster Gazette*, de Londres, publie une lettre du célèbre socialiste Hyndman, au sujet de la ruine de l'Inde, causée par la mauvaise administration de l'Angleterre :

"Voilà un quart de siècle, dit-il, que je répète que l'Angleterre appauvrit l'Inde de plus en plus, en retirant de ce pays, sans les remplacer, des sommes énormes qui atteignent aujourd'hui le total annuel de 750 millions de francs. Je suis bien au-dessous de la vérité en disant que, pendant ces vingt-cinq dernières années, l'Angleterre a retiré 12,500 millions de francs, tant pour le compte du gouvernement que pour le compte des particuliers. En un mot, c'est tout le revenu net des terrains de l'Inde britannique qui se retire et est dépensé pour le compte de l'Angleterre. Or, l'Inde est dans un état de pauvreté déplorable, et ce retrait incessant de l'argent est la cause de sa famine presque continuelle.

"Le paysan indien, privé de ressources, ne peut constituer ni épargne ni économies pour faire face aux époques de crises.

"Si l'Inde était un pays indépendant, si elle avait une représentation législative, on suspendrait pour cette année au moins les expéditions d'ar-

gent à destination de l'Angleterre.

"J'espère que le retour continu de la famine forcera les Anglais, qui sont responsables du sort de la plus grande colonie que le monde ait jamais vue, à étudier sérieusement toute la question.

"L'Inde anglaise ne peut pas supporter plus longtemps le système de gouvernement actuel."

FAIBLESSE INCROYABLE

Du gouvernement français

Nous avons raconté, d'après la *Croix*, de Paris, la profanation et l'incendie partielle de l'église d'Aubervilliers. L'archevêque de Paris, le cardinal Richard, voulut se rendre à l'église pour en faire la réconciliation. Voici ce qui est arrivé. C'est le *Journal des Débats*, peu suspect de cléricisme, qui parle :

L'archevêque de Paris voulait se rendre à l'église; des groupes d'anarchistes avaient pris position devant, hurlant la *Ravachole*; le commissaire de police se trouvait là, il offrit au prélat de protéger son entrée, à condition toutefois que ce fût par une porte dérobée, ajoutant qu'il se conformait, en formulant une proposition pareille, aux ordres reçus de ses chefs.

Le premier devoir d'un gouvernement est d'assurer l'ordre et de le rétablir quand il est troublé : le ministre actuel le reconnaît si bien qu'il se glorifie complaisamment d'y parvenir mieux qu'aucun de ses prédécesseurs. Mais pour triompher plus facilement, sans doute, il a soin d'entendre les choses d'une manière toute particulière. On vient d'en voir une preuve nouvelle.

L'archevêque de Paris, haut personnage ayant son rang marqué dans la hiérarchie officielle, se rend dans une église de son diocèse : ce peut être son devoir et c'est en tout cas son droit; fût-il même un simple citoyen que ce serait son droit encore : chacun est libre d'aller et de venir et d'entrer à sa guise dans les édifices publics.

Quiconque s'oppose à l'exercice de ce droit trouble l'ordre, et les autorités sont aussitôt tenues d'intervenir contre lui. Elles ne l'ont pas fait à Aubervilliers. Elles étaient prévenues cependant, puisque le commissaire de police avait reçu des instructions spéciales et disposait, de plus de la police locale, de gendarmes et d'agents envoyés de Paris.

Ces forces n'avaient pas besoin de protéger particulièrement l'archevêque : il leur suffisait de maintenir la rue vraiment libre, de manière à ce que l'on pût entrer ostensiblement dans l'église, puisque un tel acte est parfaitement licite. Mais cet acte aurait déplu à quelques compagnons : ils menaçaient de faire du bruit.

Aussitôt le gouvernement s'émeut et cherche un biais; désespérant de persuader les compagnons, il s'adresse à l'archevêque et le fait prier de dissimuler sa démarche et de pénétrer dans le sanctuaire par une porte dérobée. De telles façons d'agir se passent de commentaires.

Le ministère, nous le savons maintenant, à n'en pouvoir douter, a décidé de maintenir la paix dans la rue en invitant les personnages paisibles à céder respectueusement la place aux fauteurs de troubles : ses agents ont reçu la mission de veiller à ce qu'il en soit ainsi.

La Journée des Primevères

(Correspondance de la Croix.)

Londres, le 20 avril.

Admirons la logique des Anglais. Voici, par exemple, un digne fils d'Albion qui hier matin aura lu dans son journal que les habitants de telle ou telle ville s'étaient rendus en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes et avaient déposé des couronnes de fleurs sur l'autel de la Sainte Vierge. Aussitôt un sourire d'incommensurable dédain plisse le rictus de notre Anglais. Il se répand en lamentations dans lesquelles le mépris le dispute à la pitié sur le compte de ces malheureuses victimes d'un culte plein de superstitions, et il remercie une fois de plus le ciel qui l'a fait enfant de la libre Angleterre et sectateur d'une religion reposant à la fois sur la Bible et sur la raison.

Après quoi il prend sa canne et son chapeau et comme c'est le 19 avril, jour anniversaire de la mort de Benjamin Disraëli, comte de Beaconsfield, après avoir préalablement orné sa boutonnière d'une touffe de primevères, il va pieusement déposer un ou plusieurs bouquets de ces fleurettes sur le socle de la statue du célèbre ministre. L'idée ne lui vient pas un seul instant à notre John Bull qu'entre lui et le pèlerin de Lourdes, l'homme superstitieux n'est pas ce dernier et que le véritable idolâtre des deux c'est l'adorateur de lord Beaconsfield qui lui-même n'adorait rien, — pas même Dieu. Cela n'empêchait pas ce dernier de se faire passer pour un des piliers de l'Eglise officielle. Mais il n'a jamais été prouvé que ce fougueux anglican fût chrétien.

Bien que des récompenses généreuses eussent été offertes dans les journaux à quiconque produirait les extraits de baptême de Benjamin Disraëli, cette pièce ne fut jamais exhibée.

Si lord Beaconsfield avait professé sérieusement un culte quelconque, il est probable qu'il eût été catholique. Le catholicisme exerçait sur son imagination un charme mystérieux. Les plus séduisantes de ses héroïnes : "Sybille", "May Dacre", "Claire Arundell" sont toutes catholiques. Son principal héros "Centarini Fleming" (sous les traits duquel on croit généralement que Disraëli s'est représenté lui-même) finit par être reçu dans le sein de l'Eglise. La description de l'office des "Ténèbres" est une des plus belles pages du roman de *Lothair* qui, comme on le sait, fut inspiré à l'auteur par la conversion du marquis de Bute au catholicisme. Dans ce même livre Disraëli esquissa le portrait du cardinal Manning sous les traits du "cardinal Grandison", mais la ressemblance ne fut pas jugée frappante. L'auteur se piqua d'honneur, et devenu lord Beaconsfield, il recommença sa tentative dans son dernier roman, *Endymion* (pour lequel il reçut de son éditeur le prix fantastique de 250,000 francs). Cette fois il fit un chef-d'œuvre. Nigel Penruddock est le cardinal Manning pris sur le vif. Le voici peint à son retour de Rome après sa conversion :

"Nigel était transformé. Au lieu de

cet air inquiet et morose qui gâtait naguère la beauté si fine de ses traits, son regard était à la fois calme et radieux. Il était devenu plus maigre, on pourrait presque dire diaphane, ce qui semblait ajouter encore à l'élévation de sa haute taille. Il ne parlait que d'une seule chose, la grandeur de sa tâche. Le principe divin de l'Eglise pouvait seul le soutenir. Il était fréquemment l'hôte de banquets auxquels il ne touchait pas, car c'était un acète souriant; et bien qu'il semblât prêcher ou officier dans tous les quartiers de Londres, il trouvait le temps de proposer des résolutions dans des meetings de la bourgeoisie, d'assister aux réunions de corps savants, et même d'envoyer une dissertation à la Société Royale."

La postérité admirera surtout l'écrivain dans lord Beaconsfield et refusera assurément de voir en lui un véritable homme d'Etat. Sa politique visait surtout à l'éclat, et sacrifiait volontiers le solide au brillant. Il fut le créateur de cet "impérialisme" outré, dont nous voyons aujourd'hui les résultats dans l'Afrique australe.

Pourquoi la primevère est-elle aujourd'hui associée indissolublement au nom de Beaconsfield ? Les explications varient.

La plus généralement admise est qu'il avait coutume de porter constamment un petit bouquet de ces fleurettes à sa boutonnière. La chose a été démentie, et l'on assure que cette légende repose sur une erreur.

Quoi qu'il en soit, hier, la statue de l'homme d'Etat, à Westminster, disparaissait sous les primevères. Comme d'habitude, le tribut floral envoyé par M. Beilelos, de Hong Kong, l'emporte sur toutes les autres par sa magnificence. Chacun se distingue comme il peut. L'humble fleurette est devenue l'instrument d'une manifestation politique — fort gracieuse, d'ailleurs.

Les hommes qu'on rencontre ornés d'une touffe de ces pétales délicats peuvent être considérés comme appartenant au parti tory. Quant aux femmes, elles se distinguent par leur profusion florale. Portent-elles des primevères parce qu'elles sont conservatrices ? ou sont-elles conservatrices parce que c'est un prétexte pour porter des primevères ? Grave problème que je laisse à de plus capables que moi le soin d'approfondir. Toutefois, je soupçonne qu'en politique, comme en autres choses, les femmes sont toujours du parti des fleurs. Je constate néanmoins, qu'hier, nonobstant la fièvre guerrière et le jingoïsme à l'état d'épidémie, le nombre de personnes qui portaient des bouquets de primevères, surtout parmi les hommes, était bien inférieur à ce qu'il était les années précédentes. A peine un passant sur dix avait-il à sa boutonnière la fleur de lord Beaconsfield.

Le 19 avril est peut-être le seul jour de l'année où le pasteur de Hughenden, la paroisse où était situé le manoir de lord Beaconsfield, ait une besogne sérieuse. Ce jour-là, depuis le matin, il est occupé avec sa femme à disposer sur la tombe de son illustre paroissien les couronnes et les guirlandes qui arrivent de tous les points du globe. La reine ne manque jamais d'envoyer un tribut d'affection à ce-

lui qu'elle nommait son ami. Pourquoi lui donnait-elle ce nom ? parce qu'en habile courtisan, il avait fait proclamer Sa Majesté "Impératrice de l'Inde" tandis que M. Gladstone, qui jugeait ce titre inconstitutionnel, s'était refusé à le lui faire décerner.

F. DE BERNHARDT.

L'ABSENT

Un membre du clergé de Paris qui signe Pierre l'Ermite publie dans la *Croix*, du 15 avril, cet article douloureusement poignant :

C'est les yeux pleins des visions de la Semaine Sacrée ... visions de la foule dense, ininterrompue, se pressant autour des autels ... visions de communions d'hommes ... visions des agenouillés au pied de la croix voilée de crêpe ... visions des tout petits enfants, dans nos églises ensoleillées, offerts ce matin comme de vivants bouquets à la première bénédiction du Christ ressuscité ... c'est avec toutes ces impressions de foi et d'amour que j'écris ces lignes sur ... l'exposition !

La vie sacerdotale a de ces contrastes.

Le prêtre quitte une maison où l'on pleure, le front sur un cercueil, pour aller en face ondoyer bébé tout blanc et rose dans ses dentelles de fête ; les doigts consacrés autour desquels se crispaient tout à l'heure ceux de l'agonisant versent l'eau sainte au front du nouveau-né, et la même voix qui disait : "Courage, ô frère qui vas partir ! ..." recommence : "Courage plus encore à toi, pauvre petit, qui arrives ! ..."

* * *

Cette fois, le bébé c'est ... l'Exposition, mais ses parents n'ont pas voulu qu'on le baptise.

Autour d'elle, j'ai retrouvé la foule qui priaît tout à l'heure dans nos églises : elle circulait, heureuse du gai soleil d'avril, examinant les palais, discutant les Pégases dorés, se montrant, dans cette ville de toile peinte et de plâtre, les curiosités qui piquaient l'horizon, car on ne convie pas tous les pays du monde à travailler à une fête, sans produire par-ci par-là des chefs-œuvre isolés de goût et d'originalité.

Et je me disais, en regardant ce bon peuple : "Qui ou quoi empêche donc cette Exposition d'être une vraie fête de famille ... ?? La raison m'en est apparue très claire, très navrante aussi : le Chef de la famille a été exclu : Dieu n'est pas là !

Elève, ô homme d'un jour, sur la mince surface de ton globe tous les palais que tu voudras... dore les coupes... étoile les façades de lampes électriques ... accumule les merveilles de l'esprit humain ... si l'Idée de Dieu ne plane pas au-dessus de tous tes efforts, vanité !...vanité !...vanité ! Fais donc un brin d'herbe, ô bâtisseur de palais ! ..."

* * *

Et même, je ne connais rien de

plus mélancolique que la splendeur extérieure des villes qui vont mourir...

Rome agonisait quand Néron finissait de la reconstruire ; et Constantinople était saccagée par les Turcs quelques mois après l'inauguration folle du grand cirque.

En sommes-nous là ?

Mystère de Dieu...

Mais je constate une chose indiscutable : partout une immense inquiétude s'agite au fond des cœurs : nous avons l'impression de descendre, de marcher fatalement vers une révolution auprès de laquelle toutes les autres n'auront été que des jeux d'enfants — le mot est d'un socialiste.

L'assaut se donne d'en haut et d'en bas ... d'en haut par peur ... d'en bas par convoitise ardente.

"... Ce que tu dois faire ... fais-le vite ! ..." crie la Maçonnerie au gouvernement.

Et pendant que le peuple regarde, hypnotisé, les attractions de l'Exposition, on étrangle tous les jours quelque un ou quelque chose derrière la façade brillante ; et quand un cri plus déchirant que les autres passe sur la foule et lui fait brusquement dresser la tête en un geste d'inquiétude, alors la foire se fait plus tonitruante ... *Zim ba la boum ! ...zim ba la boum!!!* et à la fin du couplet, une liberté de plus git sur le tas, au fond des *in pace* démagogiques.

Va, pauvre et grand pays de France, amuse-toi bien ... amuse les autres ... amuse-toi vite, car j'ai bien peur que tu arrives aux dernières marches de la descente.

... Ce qu'il y a en bas ... ? tout au fond ... ? Dieu seul le sait ... Dieu exclu, honni, chassé de chez nous ... Dieu, l'étranger ! ... Dieu, l'ennemi ! ... Dieu, dont la croix rayonnante est remplacée sur la porte de ton Exposition, par la femme de plâtre, habillée chez Paquin ...

* * *

Et voilà pourquoi ce samedi matin, veille de Pâques ... veille des glorieuses résurrections de l'Eglise, je circulais au milieu des ouvriers affairés, des soldats transformés en manœuvres, de messieurs aussi importants que décorés ; et je sentais au fond de toute cette joie une tristesse immense ... ; comme Marie-Madeleine au Jardin de Judée, je vous cherchais, ô mon Maître ... ô Christ, ô roi de toutes les splendeurs, roi du Travail et premier Ouvrier ; et si cette Exposition me fait peur ... si son lendemain m'épouvante, c'est que je ne vous y ai pas trouvé ...

PIERRE L'ERMITE

Pour rire

Oscar Créteuof renchérit toujours sur les politesses reçues.

Ayant reçu une lettre dont le signataire le priaît d'agréer l'assurance de sa considération distinguée, il a terminé sa réponse par cette formule :

"Agréez l'assurance de ma considération encore plus distinguée que la vôtre."